

Pierre Dhainaut  
JEAN MALRIEU

« Même le temps est accepté, ce provisoire des merveilles » : Jean Malrieu aurait sans doute approuvé que sur la stèle de sa tombe on grave ce vers des *Maisons de feuillages*. Mais autant qu'à une pierre, il l'aurait confié au vent. S'il a parfois douté de lui, il n'a jamais douté de la poésie. Il était, grâce à elle, toujours sur le qui-vive, prêt à la moindre rencontre au gré des jours, prêt aussi bien à l'irruption de la parole. Pas plus qu'à vaincre avec orgueil le temps, il n'a cherché à la dominer, elle lui fut généreuse.

Il était, disait-il, sur « le chemin des crêtes ». Ce chemin-là s'invente à chaque pas, il se resserre et simultanément se dilate, à la lisière du visible et de l'invisible, du langage et du silence, de cette terre et de « l'autre terre ». Jean Malrieu qui ne voulut pas quitter ce pays d'Oc où il est né, qui à Penne-de-Tarn trouva un lieu sensible entre tous, fut sans cesse un poète en marche. La nudité du roc, la légèreté de l'air, peut-être est-ce ce lieu, qui exigea que de plus en plus il se dépouille, mais bien avant qu'il n'y écrive *La Vallée des Rois* et *Possible imaginaire*, dans *Préface à l'amour* déjà, il détestait ceux qu'il nommait « les lâches, les avares, les heureux, les satisfaits », ceux qui possèdent, dont « les paroles » sont « toutes faites » : il n'avait « pour trésor » que l'« innocence ». Et dans *Hectares de soleil*, alors que ses versets célébraient avec largesses le monde que découvrent en commun les amants, ce « beau pays lyrique », « l'ivresse » ne lui venait que « de donner [s]on cœur au temps ».

La marche est une ascèse. Ce qui l'anime en permanence : l'amour. Poète de l'amour, Jean Malrieu l'a été dès sa jeunesse : les premiers poèmes où l'on entend vraiment sa voix tout comme les derniers sont dédiés à Lilette. Avec les années, l'amour s'est agrandi, il n'est plus seulement ce qui unit deux êtres et les exalte, il est devenu le principe de ce mouvement qui nous rend attentifs aux autres et aux choses par-delà les identités que nous leur imposons. Il vaudrait mieux dire, avec Jean Malrieu, cette « âme », et peu à peu, si nous sommes fidèles à ce qui nous force à parler, nous la dégageons, nous la faisons rayonner. Tel est le sens de l'œuvre et de la vie, indissociables, de Jean Malrieu, cette découverte d'un feu qui, s'il consume, illumine également, qui réclame sans repos davantage. Ainsi les poèmes ne seront-ils jamais assez denses, assez vibrants. « J'ai l'âge du premier amour », pourra dire et redire l'auteur du *Château cathare*, même s'il avoue qu'il est « loin de la

grâce ». Le temps l'obsède, et la mort, et cependant, malgré tant d'accents que l'on croirait désespérés, la fidélité l'emporte, l'amour est inaltérable.

Sur « le chemin des crêtes », tout est surprise pour celui qui n'a rien à conquérir. Jean Malrieu dans *Le plus pauvre héritier* ne demande que « la grande peur et la passion », solidaires, « pour que le temps vacille ». Réel, fabuleux à la fois, ce temps, il confond la Genèse et l'Apocalypse. Les repères n'ont plus cours. Comme les mots semblent maladroits, qui voudraient exprimer la seule présence ! Jean Malrieu s'en plaignait, mais les siens ne sont si justes ou si intenses que parce qu'ils ne cernent pas : ils sont « moitié caillou, moitié jasmin ». Ils s'inscrivent comme sur une pierre, ils respirent avec le vent. La poésie, déclare Jean Malrieu dans un des rares textes où il se permet de définir son art, veut « un langage de vigueur », mais elle refuse de se contenter de nos traces, elle les délie, elle les déborde. Et c'est notre manière d'être qu'elle métamorphose : Jean Malrieu y consentit. Elle est pour lui cet appel qui ouvre partout, à tout moment, l'espace intermédiaire, « entre le bonheur et la blessure », par exemple, où il n'approche d'un secret qu'en brûlant. Cette approche n'a pas de fin. Pourquoi, puisque les « merveilles » sont « provisoires », la poésie serait-elle vaine ? Elle ne nie pas le temps, son ardeur est si vaste qu'elle le soulève, le renouvelle.

Jean Malrieu, né et mort à Montauban, 1915-1976.

*Préface à l'amour* (1953), *La Vallée des Rois* (1968), *Hectares de soleil* (1971), *Le Château cathare* (1972), *Possible imaginaire* (1975), *Le plus pauvre héritier* (1976), *Les Maisons de Feuillages* (1976) : tous ces livres, avec d'autres, ont été rassemblés dans *Libre comme une maison en flammes*, aux éditions du cherche-midi en 2004. Des lettres à Pierre Dhainaut, Jean Ballard et Pierre-Albert Jourdan ont été publiées par L'Arrière-Pays en 2012. Les Éditions des Vanneaux, dans la collection Présence de la poésie, en 2007, ont publié un *Jean Malrieu*, présentation et choix de poèmes par Pierre Dhainaut.